

# **La Ville des histoires**

LES ENQUÊTES DE JOHN NYQUIST

**JEFF NOON**

# La Ville des histoires

LES ENQUÊTES DE JOHN NYQUIST

**JEFF NOON**

Roman traduit de l'anglais  
par Christel Gaillard-Paris

::

Conception graphique : Laure Afchain

Illustration de couverture : Corinne Billon

::

Les textes de cet ouvrage ont été composés avec le caractère *LaVolte*,  
dessiné par Laure Afchain © Tous droits réservés.

::

Titre original : *The Body Library*

© Jeff Noon – 2018 Angry Robot

::

Pour la traduction française

© Éditions La Volte – 2022

::

Dépôt légal septembre 2022

I.S.B.N. : 978-2-37049-198-5

Numéro 0-91

::

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L.335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

[www.lavolte.net](http://www.lavolte.net)

**LA VOLTE**

*Pour Karen, Grant & Alfie*

## L'HOMME TU

Un soir, à la fin de l'été 1959, deux jeunes gens amoureux cherchaient un endroit calme et secret. Main dans la main, ils se faufilaient au coin des rues, dans des venelles étroites et sombres, dans des passages souterrains. Ils fuyaient les mots, les mots sans fin, les histoires qui emplissaient l'air de chaque rue, place, maison, café et bar. Ils ne désiraient que la chaleur du contact, la bouche de la jeune femme contre l'oreille du jeune homme, et vice-versa : deux corps, deux esprits, un conte. Ainsi commence l'histoire. Ils trouvèrent une entrée au bout d'une allée jonchée de débris, une porte métallique ayant cédé à la rouille depuis longtemps, son cadre déformé, et légèrement entrouverte, suffisamment pour passer la main à l'intérieur. Ils entrèrent et marchèrent le long d'un couloir pour se retrouver dans une petite bibliothèque désaffectée. L'endroit était sombre et poussiéreux, empreint d'une odeur de moisi et de pourriture. Les taches de sang sur le sol passèrent inaperçues. Seul le bruit de leurs pas se faisait entendre ainsi qu'un bruissement étouffé, presque silencieux, tout autour d'eux.

Le jeune homme s'appelait Marcus, elle s'appelait Andrea. Ils avaient dix-huit ans, étaient tous deux originaires du quartier de Lower Shakespeare, tous deux perdus au royaume du premier amour.

Marcus alluma une lampe à huile et la lumière jaune vacillante dissipa la pénombre.

La pièce était divisée en travées bordées de hautes étagères remplies de livres : de vieux volumes pour la plupart, reliés ou brochés, des romans et des ouvrages de référence, les couvertures tachées de moisissure ; certains avaient la reliure cassée, d'autres étaient en parfait état.

Les deux intrus avaient désormais abandonné toute idée de plaisir physique car ici se trouvait un trésor caché, un lieu pour d'innombrables histoires, tues depuis de nombreuses années. Marcus s'imagina que le bruissement constant était celui des pages se frottant les unes aux autres dans le noir, sous les couvertures, cherchant désespérément à être ouvertes, à être lues encore une fois. Il confia cette pensée à Andrea, qui sourit. Ils descendirent des étagères des romans dont ils se lurent les titres. Toutefois, quand ils ouvraient les livres, ils ne voyaient que des pages blanches, vierges. Pas de mots. Pas d'histoires. Pourtant, çà et là, ils remarquèrent la trace d'une lettre seule, de couleur gris clair, se fondant dans la page à l'instant même où ils l'apercevaient.

Néanmoins, ils continuèrent. Ils étaient jeunes, ils aimaient la vie, tout leur semblait possible. Ils se faisaient la lecture, inventant les premiers paragraphes en fonction des titres, improvisant, tissant les mots entre eux. Andrea commença : « Je me tenais sur le seuil d'un monde nouveau, inquiète de savoir où allaient me mener mes pas. J'ai hésité, puis j'ai retrouvé ma foi. J'ai mis un pied dans l'inconnu. » Marcus répliqua en ajoutant : « J'ai visité de nombreuses autres planètes au cours de mes voyages, mais aujourd'hui, bien des années après mes pérégrinations, je ne me souviens que d'une seule. Son nom ? La planète Terre. »

Ils rirent, s'embrassèrent puis se séparèrent pour poursuivre leurs déambulations chacun dans une direction différente, chacun cherchant à se faire plaisir, chacun se demandant si l'un des livres contenait encore des mots, et quels pourraient être ces mots. Andrea s'aventura plus loin que son ami dans la bibliothèque, dans le noir. Sans aucune source de lumière avec elle, elle n'avait pourtant pas peur, même si les étagères étaient maintenant si proches les unes des autres qu'elle devait se déplacer latéralement, sans lever les pieds. Encore une fois, une tache de sang sur une couverture passa inaperçue.

Les pages blanches bruisaient de plus en plus fort, tant de voix perdues murmurant à ses oreilles, se languissant, se languissant tellement. Était-ce vraiment les histoires perdues qui parlaient, comme Marcus

l'avait suggéré, ou juste une illusion ? Et pourquoi pas des souris, se déplaçant derrière les murs ? Un essaim de guêpes dans les combles ? Ou encore des milliers et des milliers de vers dévorant lentement les volumes de l'intérieur ? Andrea possédait ce qu'on appelle une imagination débordante. Elle se figea. Quelque chose l'avait alertée. S'éloignant des étagères, elle se retrouva dans un petit espace clos à l'arrière de la bibliothèque. L'obscurité y était totale. Pourtant, une chose brillait, tout près du sol : une chose, puis une autre. Elle s'agenouilla et tendit une main prudente, ses doigts palpant ce qui ressemblait au toucher à du tissu, un vêtement peut-être. Se pouvait-il que quelqu'un dorme ici ? Un clochard en quête de chaleur et de confort ? Mais on n'entendait rien, aucune respiration. Marcus la rejoignit, portant la lampe. Maintenant la forme était plus clairement visible. Andrea s'approcha et les deux choses devinrent plus nettes – une paire d'yeux, dans un visage sombre, qui la regardaient fixement.

Les yeux d'un homme. Ne réagissant pas à la lumière. Sans couleur.

« Il est mort ? demanda Marcus, dans un chuchotement.

— On dirait, oui, répondit Andrea. Il regarde dans le vide. Approche la lampe. »

Ce que fit Marcus.

« Sa peau est couverte de marques, dit Andrea.

— Qu'est-ce que c'est ? »

Andrea examina le visage de l'homme. « Des mots, répondit-elle. Des centaines de mots. Il y en a partout sur son visage, son cou. Et regarde... sur ses mains. Partout.

— Des tatouages ?

— Non. Non, je ne pense pas. »

Elle prit la lampe de Marcus et la tint à quelques centimètres au-dessus du visage de l'homme. Elle sursauta.

« Que se passe-t-il ?

— Ils bougent, répondit-elle. Les mots rampent sur sa peau. »

Marcus ne la crut d'abord pas, il pensa qu'elle se trompait. Mais, s'agenouillant à ses côtés, il découvrit la vérité, et en eut la nausée. Tous deux restèrent silencieux. Ils ne prononcèrent pas un mot pendant un long

moment. Le seul bruit audible dans la bibliothèque provenait des pages des livres qui frémissaient sur les étagères.

Toutes ces pages vides.

Et, parmi elles, un homme couvert d'histoires.

PREMIÈRE PARTIE

**DE L'AUTRE CÔTÉ  
DE LA VOIE CALVINO**

## LA QUESTION DU SUJET

Ils affluaient de partout, de tous les quartiers de la ville. Du nord, où les gens ne racontaient des histoires que dans le noir, de peur de réveiller les créatures dont ils parlaient ; du sud, où seuls les aspects les plus grossiers, les plus vils de la vie faisaient l'objet d'histoires ; de l'est, où les romans n'étaient écrits que pour rapporter de l'argent au conteur et à ceux qui en tiraient profit ; et aussi de l'ouest, où les poètes chuchoteurs vivaient de leurs ballades narratives lues à voix basse et de leurs rimes à peine entendues. Les voyageurs affluaient de partout. De la grande ville et d'ailleurs, des collines et des terres agricoles voisines, de villes et de villages lointains et d'autres villes du monde entier – les gens se rassemblaient ici à Histoireville pour participer au vingt-et-unième Festival International des Mots.

Des auditeurs et des conteurs – de fables, de mythes et de légendes, de romans policiers, de livres d'horreur humaine ou surnaturelle, de paraboles de deux lignes et de longs récits épiques qui nécessitaient une journée ou plus de lecture, d'histoires à dormir debout et de récits du réel, de mensonges à gogo, montés en épingle – s'entassaient dans chaque ruelle, allée, avenue et impasse. Au coin des rues, dans les kiosques, devant des bars, dans de vastes salles de concert et dans de minuscules cabanes en bois qui ne pouvaient accueillir que deux personnes, un conteur et un auditeur : ici, les gens partageaient leurs histoires. La joie envahissait les rues. Les histoires fusionnaient et se mélangeaient, les narrateurs se disputant le même public, les faits et les personnages migrant d'une histoire à l'autre, comme ce serait encore le cas plus tard.



La nuit était liquide, un flot de mots, le langage lui-même dissous et partagé comme le vin entre les pauvres. Les langues dansaient, les lèvres bougeaient, les bras et les mains expressifs dans leurs gestes. Les yeux, les oreilles et les esprits étaient réceptifs à toutes les suggestions, aux aventures palpitantes, aux rendez-vous galants, romantiques, aux bagarres, aux disputes, aux baisers, aux coups de feu, aux indices cachés et aux rebondissements soudains de l'histoire – et le public se pâmait de joie. On écoutait des histoires de démons, de fantômes, de héros, de méchants, de gagnants et de perdants. La ville était née et s'était construite à partir de toutes ces histoires, fictives ou réelles. Des histoires. Rien de plus. Et les gens s'y perdaient, ils se perdaient au milieu des mots. Parlant et écoutant, ils se bouscuaient, avides d'entendre encore un autre conte, d'autres aventures, des récits sans fin.

John Nyquist était un visage parmi d'autres ce soir-là, mais avec cette différence : son histoire était entièrement personnelle, racontée seulement pour lui et l'homme qu'il suivait dans la foule. Une histoire silencieuse. Il gardait ses distances, glissant d'un groupe d'auditeurs à un autre, d'un récit à un autre, le long des boulevards et des rues, sans jamais perdre de vue son sujet. L'homme qu'il suivait marchait sans jamais se retourner, ignorant tout du rôle qu'il jouait dans l'histoire du détective privé. Le nom de ce sujet était Wellborn. Patrick Wellborn. C'est tout ce que Nyquist savait. C'était suffisant.

Il atteignit la place Rabelais. Un afflux soudain d'auditeurs lui bloqua la route. Ils essayaient de suivre un conteur itinérant dans ses pérégrinations. Nyquist perdit alors de vue sa cible. Il était coincé, pressé de tous côtés. Les mots prenaient vie autour de lui alors que les auditeurs se répétaient les uns les autres le dernier conte, phrase par phrase. Un attroupement se forma à cet endroit. Il était momentanément prisonnier d'un tourbillon d'échos et de commentaires sans fin, pris dans les rets d'au moins cinq récits différents. Nyquist paniqua. Il ignore ces autres récits et s'en tint au sien. Il se hâta, se frayant un chemin à travers la foule, et trouva l'entrée d'une étroite ruelle. Quelques pas de plus lui permirent enfin d'échapper à la foule. Il était seul désormais. Et plus

il avançait dans la ruelle plongée dans le noir, plus il avançait dans le silence. C'était une sensation étrange après le barrage constant de voix qui se croisaient ce soir-là, comme si les sons avaient reflué, emportés par une marée descendante ne laissant qu'un silence de mort derrière elle. Mais il n'y avait aucun signe de Wellborn. Arrivé au bout de la ruelle, Nyquist déboucha sur une voie d'accès à un ensemble de tours d'habitation. La ville était ainsi faite que le vieux quartier, avec ses hôtels de luxe et ses magasins haut de gamme, ses grandes places où les visiteurs et les résidents se mêlaient si facilement, était situé à proximité des secteurs les plus pauvres. Il se rendit compte qu'il était arrivé sur la voie Calvino. Devant lui s'élevaient les cinq tours de la Cité Melville. À la limite des cartes touristiques distribuées par la mairie. Non que Nyquist prêtât attention à de telles restrictions : son travail l'avait amené à emprunter des avenues plus mal famées et il savait que la vie était bonne et mauvaise partout, avec ses hauts et ses bas. Pourtant, il se souvenait des mises en garde prodiguées quand il était arrivé en ville : *Ne vous éloignez pas des sentiers battus. Vous ne savez pas ce qui peut arriver ensuite.* Ces avertissements étaient toujours délivrés avec un frisson de peur et d'excitation.

Nyquist traversa la route et se dirigea vers les tours. Il survola les lieux du regard, à l'affût, et vit une silhouette solitaire s'éloigner. Il reconnut l'écharpe blanche, ainsi que la valise verte sans laquelle l'homme ne se déplaçait jamais. C'était Wellborn. Nyquist pressa le pas pour ne pas perdre de vue son homme – une ombre en suivant une autre. Quatre des tours étaient éclairées, la cinquième était plongée dans le noir. Sur l'esplanade centrale, une foule s'était rassemblée, partageant des histoires. Nyquist y entendit au moins quatre langues différentes, tandis que des visages de formes et de couleurs variées rayonnaient dans la lumière des lampadaires. Il continua à avancer, se faufilant entre des adolescents aux yeux sombres et leurs familles jusqu'à ce qu'il vît sa cible franchir la porte de l'un des bâtiments, celui dont toutes les fenêtres étaient obscures. Nyquist se mit à courir. Il était arrivé dans cette ville moins de trois mois auparavant, et c'était son premier travail bien rémunéré.

On lui avait confié l'affaire quatre jours plus tôt, il travaillait en freelance pour une agence d'investigation. Il n'était pas habitué à avoir un patron, mais avait-il le choix ? Le travail était le travail, et l'argent était l'argent, la moitié payée d'avance, le reste à la fin de sa mission.

Chaque jour, Wellborn avait visité un quartier différent, les quartiers huppés comme les ghettos les plus pauvres. La tâche de Nyquist était simple : observer, sans jamais intervenir. Passer inaperçu, ne pas parler ni établir un quelconque contact avec le sujet. Juste le suivre, observer, rédiger des rapports. Il en savait très peu. Patrick Wellborn avait l'air d'avoir la quarantaine, était de taille moyenne, portait les cheveux longs, bien plus longs que la mode du moment. Nyquist devinait que cet homme était à la recherche de quelque chose ou de quelqu'un. Ses déambulations, ainsi que la façon dont il parlait aux gens, confinait parfois à l'interrogatoire, semblaient désespérées – une ou deux fois, il crut que Wellborn allait déclencher une bagarre, mais chaque fois, au dernier moment, il renonçait à la violence. Et il continuait à chercher, à chercher encore, souvent jusque tard dans la nuit.

Nyquist arriva devant l'entrée de la tour 5 et se glissa à l'intérieur. Le hall était vide. Les portes de l'ascenseur étaient fermées, le voyant lumineux indiquait qu'il montait : il avait déjà atteint le deuxième étage. La tour comptait dix-sept étages en tout. Il fallait que Nyquist découvre dans quel appartement Wellborn se rendait, c'était important. Plus il incluait de détails dans ses rapports, plus il était payé. C'était aussi simple que cela. Il s'attaqua donc à l'escalier, atteignit le premier étage et poursuivit son ascension d'un pas régulier, une marche après l'autre. Mais il était déjà essoufflé ; l'air dans la cage d'escalier était chaud et étouffant. Il parcourut du regard le deuxième étage et vit qu'il était vide. En fait, le bâtiment entier semblait abandonné. Il en conclut que l'ascenseur était toujours en train de monter. Il prit donc de la vitesse, en grim pant les marches deux à deux jusqu'au troisième puis au quatrième étage. Arrivé sur le quatrième palier, sa respiration était sifflante et il avait un point de côté mais, au milieu du couloir, il pouvait voir les portes de l'ascenseur : elles étaient ouvertes. Il s'en approcha prudemment, passant

devant les appartements 41, 42, 43 et 44. Quelqu'un sortait de la cabine. Nyquist se figea. Il s'attendait à tomber nez à nez avec Patrick Wellborn. Au lieu de quoi, il vit un jeune garçon, seul. L'effet de surprise le pétrifia. Il resta coi.

Le garçon avait des cheveux blancs coiffés en une coupe au bol dégradée et portait une chemise avec les lettres ABC brodées dessus.

« Bonjour. Vous êtes perdu ? »

Nyquist sourit, il ne put s'en empêcher. « Je crois, oui » répondit-il.

« C'est facile de se perdre ici.

— Dis-moi, il y avait un homme avec toi ? Dans l'ascenseur ?

— Oui, monsieur. »

Nyquist jeta un coup d'œil dans le couloir : il semblait disparaître dans une brume d'air chaud, comme un mirage dans le désert.

« Quel est ton nom, fiston ?

— Calvin.

— Tu habites ici ?

— Oui, je vis ici. Je devrais être chez moi en ce moment, à faire mes devoirs. » Le garçon parlait d'une manière précise, sans précipitation, en articulant parfaitement. « Mais jouer dehors est beaucoup plus amusant.

— Calvin, sais-tu où est allé l'homme, après t'avoir quitté ? »

Le garçon hocha la tête.

Nyquist s'accroupit pour se mettre à la hauteur du garçon. Il avait peut-être six ou sept ans, des yeux bleu-gris, et le bout de ses doigts était noir, tout taché, comme s'il avait joué avec de l'encre. Le garçon afficha un sourire courageux mais nerveux lorsque le visage du détective privé s'approcha du sien.

« Peux-tu me montrer quelle porte c'était ? Tu n'as qu'à la pointer du doigt. »

Le garçon hocha de nouveau la tête. Il dit d'une voix pleine d'assurance : « Je connais le numéro.

— C'est très bien. Et si tu me le disais ? »

Calvin se rapprocha et murmura : « Numéro 67.

— Appartement 67 ? Mais ce n'est pas à cet étage, n'est-ce pas ?

— Mais c'est la vérité, monsieur. C'est là que vous le trouverez. »

Nyquist était perplexe. Il eut soudain l'impression que le garçon mentait. Peut-être qu'il inventait des histoires, comme n'importe quel garnement ? Pourtant, le garçon affichait un air innocent et paraissait l'être, chantonnait une comptine à voix basse :

*Il était une fois un homme tordu, qui racontait une histoire tordue...*

Le garçon s'éloigna dans le couloir.

Nyquist entra dans l'ascenseur et appuya sur le bouton du sixième étage. Au moment où les portes allaient se refermer, le garçon réapparut. Il riait, deux notes répétées, une basse et une aiguë. C'était presque une mélodie. Il tendit un petit objet à Nyquist en disant : « Vous aurez besoin de ça. » Et il partit en courant avant même que Nyquist ait pu formuler une question. La cabine entama son ascension.

Le garçon lui avait donné une clé sur laquelle était gravé le numéro 67.

Lorsque l'ascenseur atteignit le sixième étage, Nyquist en sortit et marcha dans le couloir jusqu'à l'appartement 67. La porte était fermée. Il appuya sur la sonnette, en vain. Il introduisit la clé dans la serrure, la tourna, et la porte s'ouvrit. Il pénétra dans l'entrée et attendit, aux aguets. À travers l'obscurité, un bruissement se faisait entendre. Prudent, il avança jusqu'à la porte du salon et sa main tâtonna le long du mur pour trouver un interrupteur.

Au début, il ne comprit pas ce qu'il voyait : un gros tronc d'arbre poussait au milieu d'un trou dans le sol et disparaissait à travers un autre trou dans le plafond. Il s'en approcha. Il vit que les bords des deux trous, en haut et en bas, étaient irréguliers, comme déchiquetés, la moquette et le plancher ayant été défoncés par l'arbre à mesure qu'il grandissait. Cet arbre était vieux et nouveau, l'écorce pourrie par endroits et grouillant de vers, mais il semblait en bonne santé, et un bon nombre de branches aux feuilles abondantes, bien que noircies, envahissaient la pièce. Nyquist détacha l'une des feuilles. Elle craqua entre ses doigts et y laissa une trace de sève couleur d'encre. Les rameaux et les feuilles de l'arbre bruissaient sous l'effet de la brise qui entrait par la fenêtre ouverte.

Nyquist pensa qu'il s'agissait d'une décoration artistique bizarre. Mais il avait surtout l'impression d'être entré dans un monde de rêve, une histoire distincte de sa réalité ordinaire.

Il fouilla le reste de l'appartement. Il n'y avait personne. Dans la chambre principale, il trouva cinq feuilles de papier manuscrites posées sur une table, alignées comme si elles suivaient un ordre précis. Chaque page contenait à la fois du texte et des images. Il prit la première qui lui tomba sous la main et essaya de lire ce qui y était écrit, mais n'y trouva aucun sens ; comme si les mots étaient écrits sans suite logique. Pourtant, en parcourant le texte, il éprouva une sensation agréable, sa peau picotait de partout. Il eut envie d'en lire davantage. Il remarqua alors qu'un plus petit morceau de papier avait été collé au premier, formant une pochette dans laquelle était logé un objet. Il essaya d'en deviner la nature au toucher avant de déchirer la feuille en deux pour dévoiler l'objet : c'était une dent, une dent humaine. À peine avait-il eu le temps de comprendre cette étrange découverte qu'un bruit l'alerta.

Quelqu'un venait de pousser un cri d'agonie.

Nyquist se figea. Il frissonna, il avait froid. Quand il baissa les yeux sur ses mains tremblantes, il vit une traînée de sang couler le long de ses doigts. Il ne comprenait pas d'où venait ce sang. Ce n'était pas le sien. Il n'était pas blessé. Les gouttelettes rouges tachaient le papier.

Le cri de douleur retentit de nouveau.

« Qui est là ? Montrez-vous. »

La pièce fut plongée dans l'obscurité. Nyquist fit volte-face, son corps tout entier sous tension et prêt à l'action, prêt à se défendre ou à attaquer. Les yeux écarquillés, il cherchait des explications.

Mais la pièce était vide. La clarté de la lune qui filtrait à travers la fenêtre baignait l'un des murs d'une douce lueur argentée, bordée d'ombre.

Une voix s'éleva dans le noir. « Qui êtes-vous ? »

Nyquist distingua alors un homme debout dans l'embrasure de la porte. L'homme s'avança et Nyquist reconnut Patrick Wellborn. Ses yeux débordaient de mauvaises intentions et il dit à voix basse, sur un ton féroce : « Pourquoi me faites-vous du mal ? »

C'était une question à laquelle Nyquist ne pouvait pas répondre.

Wellborn baissa les yeux sur la feuille de papier que Nyquist tenait à la main et, sous le coup de l'irritation, les muscles de son visage tressaillirent.

« Ne me faites pas de mal. »

Cette fois encore, Nyquist ne put répondre. Ils n'avaient jamais été aussi proches, l'observateur et son sujet, face à face. Il se prépara à se battre. Le visage de Wellborn se froissa de colère. De la rage. De la rage pure. Nyquist réussit à dire calmement : « Je ne sais pas de quoi vous parlez. » C'était la vérité, mais c'était la remarque de trop. Chez l'autre homme, quelque chose se brisa. Wellborn se rapprocha et sortit de sa veste une main alourdie par un objet. Nyquist ne vit pas de quoi il s'agissait, pas immédiatement, pas avant que cet objet ne lui fût tendu, offert, un cadeau, un accessoire dans une histoire.

Le clair de lune illumina le couteau.

Qui fendit l'air.

## TOURNER LA PAGE

Il était allongé sur le lit baigné par le clair de lune, respirant à peine. Il restait étendu là, n'osant pas bouger. Les yeux fermés, les mains crispées sur les draps, il était trempé de sueur, ses vêtements lui collaient à la peau. L'air chaud dans la pièce circulait à peine. Des couleurs dansaient derrière ses paupières et sa tête lui faisait mal. Mais il ne pouvait pas ouvrir les yeux, pas encore. Il préférait rester allongé sur les draps emmêlés et écouter.

Il entendait son cœur battre la chamade, rien d'autre.

Nyquist était encore sous le choc, paniqué. Il ne comprenait pas ce qui s'était passé, l'enchaînement des faits. Il était incapable de réfléchir correctement.

Il entendit un autre bruit : le tic-tac d'un réveil.

Mais ce qu'il souhaitait par-dessus tout, c'était entendre quelqu'un parler, ou rire, ou même pousser un cri de douleur. Tout signe de vie serait le bienvenu.

Rien que le silence.

Il laissa ses yeux s'ouvrir et la pièce prit forme autour de lui. La lueur de la lune, à travers les rideaux entrouverts, éclairait une partie du mur et un coin du plafond. En tournant la tête, il distingua le cadran du réveil sur la table de chevet, mais sans y voir clairement l'heure affichée. Combien de temps s'était-il écoulé depuis l'attaque ? Quelques minutes, une heure, peut-être plus ? Il n'avait aucun moyen de le savoir.

Il leva une main vers son visage ; elle était humide, quelque chose était collé à ses doigts. C'était une touffe de cheveux. De longs cheveux sales et gras.

Les cheveux de Wellborn, arrachés à la racine.

Il en eut l'estomac retourné et secoua vigoureusement la main. Mais les cheveux s'accrochaient à lui. Il s'aida alors de son autre main, jusqu'à ce qu'il en soit enfin débarrassé. Il réussit à s'asseoir, puis à se lever. Il resta debout à côté du lit, toujours frissonnant et ne sachant pas quoi faire, se sentant intérieurement malade. Il avait envie de crier, fort. *Qu'est-ce que je peux faire? Aidez-moi.* Ce serait un cri inutile, toutefois. Personne ne pouvait l'aider.

Nyquist se rendit à la salle de bains. Le néon bourdonna avant de s'allumer et la ventilation ronronna ; on aurait dit un objet vivant, pris au piège. Le robinet fuyait. Il l'ouvrit à fond et nettoya le sang sur ses mains.

Le sang. L'eau rougie disparut en tourbillonnant dans le siphon. La couleur semblait irréelle, trop vive. Il fut pris d'un malaise.

Les motifs dans l'eau. Son propre sang et celui de la victime, mélangés.

Il leva les yeux pour se regarder dans le miroir mais se détourna rapidement de ce qu'il y avait vu, les éclaboussures rouges sur sa peau. Il était effrayant, comme hanté. Son regard était froid. Sa joue était marquée d'une estafilade. Il attendit que l'eau soit claire, puis il remplit le creux de ses mains et se lava le visage. Pendant un long moment, il resta comme il était, prostré. Si seulement il pouvait rester comme ça pour toujours, se dit-il, le visage rafraîchi par l'eau, les yeux fermés. Mais à la fin, il dut se redresser. Il s'essuya le visage et les mains et découvrit une autre coupure, plus profonde, sur son avant-bras gauche. Il secoua la tête. La situation ne pouvait être pire qu'elle l'était déjà. Il pressa une petite serviette humide contre la plaie et essaya de se l'attacher autour du bras, en vain, elle glissait sans cesse. Il saisit le lavabo et s'y agrippa pour lutter contre la douleur. Il étendit son avant-bras gauche sur la serviette posée sur le rebord du lavabo et se servit de sa main droite pour faire un nœud ; il en attrapa une extrémité avec ses dents, l'autre avec ses doigts, il serra. Fort.

Le miroir lui renvoya une dernière fois son reflet.

De retour dans la chambre, il repéra une éclaboussure de sang sur le mur. D'après le réveil, il était minuit dix.

Cette chambre, cette situation terrifiante. Bon sang, comment en était-il arrivé là ?

Il se reposa un moment en pensant à ce qui l'attendait. Il avait peur.

John Nyquist avait peur.

Il avait tué un homme.

Il alluma le plafonnier, fit le tour du lit et baissa les yeux sur le cadavre qui gisait là, à moitié dans l'ombre. Et il prit l'exacte mesure de ce qu'il voyait. La forme affreusement immobile, le couteau sur le tapis, le drap déchiré. Tout ce désordre contre nature.

Il y avait du sang partout.

Son seul espoir – que tout ça n'ait jamais eu lieu, qu'il s'agisse d'une simple hallucination ou d'un cauchemar – s'était évanoui. Sa vie semblait toucher à sa fin, comme si c'était lui-même qu'il avait tué et non quelqu'un d'autre.

Il réalisa soudain qu'il devait téléphoner à la police, qu'il devait avouer. C'était de la légitime défense, à n'en pas douter. Non ? Bien sûr. Évidemment que ça l'était. Oui, il devait leur expliquer ce qui s'était passé ici. La vérité.

Mais quelle était la vérité ?

Il avait suivi Wellborn. Ça s'annonçait mal. D'autant qu'il avait déjà eu quelques démêlés avec la police, bien qu'il ne fût arrivé que récemment dans cette ville. C'était inhérent à la nature de son travail. Pouvait-il donc risquer le coup ? Et tout en restant là à regarder le cadavre, il se surprit à changer les détails de l'histoire. La vérité ne suffisait pas, elle n'était pas assez convaincante. Il échafauda une autre histoire. Il sentit ses lèvres devenir humides, un goût de sel dans sa bouche. Ses yeux piquaient. Il se promit de régler tout ça par ses propres moyens. Pas la police. Pas encore.

Il s'agenouilla à côté du lit. La moitié inférieure du cadavre était visible, tandis que le torse et le visage étaient encore partiellement dans l'ombre. Il avait un espoir, celui que l'homme bouge soudain, qu'une main se tende, que les yeux s'ouvrent.



Il toucha la peau. Elle était déjà froide.

L'esprit avait quitté la chair.

Nyquist s'approcha du corps pour l'examiner. Patrick Wellborn avait des traits particulièrement distinctifs, ceux d'un pianiste de concert des années 1930 : de longs cheveux rejetés en arrière sur un front haut, des sourcils arqués, des pommettes saillantes. Il était facile de l'imaginer vêtu d'un habit à queue de pie, jouant une sonate de Beethoven. Mais aucune musique ne se faisait entendre, pas maintenant, aucune élegie. Les cheveux de l'homme étaient emmêlés là où la blessure était visible, et du sang était collé sur la plinthe à proximité.

Nyquist essaya de réfléchir à l'attaque. Pourquoi avait-elle eu lieu ? Tout s'était déroulé dans cette pièce obscure, une lutte vicieuse pour survivre, un tourbillon de violence.

Le couteau qui lui entaille le bras. Un choc électrique, froid et soudain. Mais il n'était pas encore prêt, il n'était pas prêt à mourir. Il se rappela avoir été piégé dans l'espace étroit entre le lit et le mur, coinçant l'homme au plus près, essayant désespérément de l'empêcher de faire un autre swing avec la lame. Deux corps qui luttent. Le couteau qui tombe sur la moquette. Il lui avait fallu saisir sa chance : Nyquist avait attrapé le cou de Wellborn à deux mains et lui avait tapé la tête contre le mur tandis que tous deux étaient à moitié écroulés sur le sol et il avait continué jusqu'à ce que, finalement, l'homme reste immobile sous son emprise.

Puis Nyquist avait dû se laisser tomber sur le lit et rester étendu là, à moins qu'il ne se fût évanoui. Il s'était perdu dans un autre royaume.

Il sentit un voile funèbre recouvrir ses yeux, tenant la douleur à distance.

Parler à la police semblait décidément peu envisageable.

Il fouilla les poches de l'homme. Il n'y trouva d'abord rien d'intéressant, en dehors d'un portefeuille contenant un peu d'argent. Pas de permis de conduire, pas de photos, pas d'objets personnels. Mais il finit par découvrir, glissée dans une poche intérieure de la veste, une feuille de papier pliée. Nyquist la déplia et vit qu'elle ressemblait aux pages

qu'il avait essayé de lire plus tôt, avec une suite de mots écrits dans le désordre. Cette fois encore, il sentit un léger picotement sur sa peau à la lecture des quelques lignes de texte. Il rangea la feuille dans sa poche et se frotta les yeux pour en chasser la sueur et la poussière. Il remarqua alors un objet sur le sol juste à côté du cadavre : une clé. Elle avait dû tomber de la veste de Wellborn. Le numéro 66 y était gravé. Nyquist prit une décision. Il était temps de tourner la page, de voir où l'histoire le menait. Il retraversa l'entrée, ouvrit et sortit. Le couloir était vide. Il ferma la porte avec la clé que le garçon lui avait donnée, puis il marcha jusqu'à l'appartement voisin. Le numéro 66. Il se pencha, colla son oreille contre la porte.

Et écouta.

Silence. Il frappa légèrement et attendit quelques instants, puis glissa la clé dans la serrure. La porte s'ouvrit en un clic et il entra.

L'espace d'un instant, il s'inquiéta : dans quelle histoire exactement était-il en train de mettre les pieds ?

Il survola le salon du regard, mais n'y vit rien d'intéressant. Dans un coin de la pièce, la radio diffusait une ballade de jazz. Nyquist traversa le couloir, jeta un coup d'œil dans la salle de bains, vide, elle aussi. Il poussait la porte de la chambre à coucher et cherchait l'interrupteur lorsqu'une voix l'interpella. Une voix de femme.

« Patrick. C'est toi ? »

## DÉSIR LOINTAIN

Après avoir franchi le seuil de la chambre, Nyquist resta là où il était, une main appuyée contre le mur. Il entendait quelqu'un bouger à l'intérieur de la pièce, le froissement des draps. La lampe de chevet s'alluma.

Baignés d'une lueur sourde, l'homme et la femme se regardèrent.

Le visage de la femme était éclairé par une douce lumière rouge, sa voix était pâteuse.

« Où est Patrick ? » demanda-t-elle.

Nyquist entra dans la pièce. « Patrick ? »

— Où est-il ? »

La femme était allongée. Elle resserra les draps autour d'elle et cria : « Sortez d'ici ! »

Nyquist ferma la porte et alluma le plafonnier. La femme se protégea les yeux.

« Hé ! Ça m'éblouit ! Éteignez-moi ça. »

Elle était éméchée, impossible d'en douter. Nyquist s'approcha d'elle. Le désespoir le poussait à la colère. Il l'attrapa par un poignet pour qu'elle se lève.

« Hé ! »

— Qui est-ce ? »

— Hein ? Laissez-moi... »

— Ce type. Ce Patrick. Qui est-ce ? »

— Je ne... »

— Répondez-moi ! »

— Je ne sais pas ! Il est juste...

— Juste quoi ?

— C'est juste un type... »

Sa voix devint inaudible. Nyquist la lâcha et elle retomba en arrière sur le lit. Il pouvait lire dans ses yeux. Le désespoir. À la manière dont elle s'affaissa, dont elle gémissait et se frottait les yeux, il pouvait sentir le besoin ; le besoin de vivre. Il balaya la pièce du regard. Une bouteille d'alcool à moitié vide était posée sur la table de chevet. Des vêtements de femme étaient éparpillés sur le lit. La valise sur une petite table à côté de l'armoire était la même que celle que portait Wellborn quand il était entré dans la tour.

Nyquist essaya de se calmer. Sa voix s'adoucit. « Comment vous appelez-vous ?

— Zelda.

— Vous êtes sa petite amie ? »

Elle ricana. « Moi ? Je ne suis la petite amie de personne.

— Je vois.

— Ah oui, vraiment ?

— Vous êtes une pute.

— Décidément, c'est une chose très agréable à entendre, il n'y a pas à dire. »

Nyquist éclata de rire. Il ne trouva rien à répliquer.

« Pourquoi riez-vous ? demanda-t-elle. Saligaud.

— Wellborn a essayé de me tuer.

— Oh. » Comme sous le choc, les yeux de Zelda s'ouvrirent en grand et elle commença à divaguer, les mots s'enchaînant comme si elle essayait de se purger de son animosité :

« On ne peut faire confiance à personne. Pas vrai ? C'est le problème avec cette ville, chacun a au moins cinq ou six histoires, si ce n'est plus, dans lesquelles il est impliqué, plusieurs histoires en même temps. C'est fou. Comment suis-je censée savoir à qui j'ai affaire ? Un nom, puis un autre. Des personnages qui évoluent, des rôles qui changent, des pseudos parfois. Oh, ça devient tellement confus ! Parfois je me réveille

et je ne sais pas qui je suis, quel rôle m'est attribué, ce que je dois dire, quand, où et comment, avec quel accent ? Vous ne ressentez jamais ça, cher monsieur ? Probablement que si.

— Non. »

Nyquist s'approcha de la valise. Elle était vieille et miteuse, d'un vert délavé. Les deux serrures s'ouvrirent en un clic. « C'est la valise de Wellborn ? »

Zelda hocha la tête. Elle sortit du lit. « C'est exact. Il l'a apportée avec lui. »

Il n'y avait pas grand-chose à l'intérieur : quelques vêtements, un livre de poche, une trousse de toilette. Il fouilla parmi les vêtements et vida la trousse de toilette. Il ne trouva rien de suspect, rien qui puisse lui donner des informations. Il jeta un coup d'œil à l'affreuse couverture du livre, un roman policier intitulé *Belladone*. Nyquist le feuilleta, espérant trouver un indice quelconque glissé entre les pages : un ticket de bus ou un billet de train, un ticket de pressing, ou de parking.

Mais il n'y avait rien.

« Qu'est-ce que vous cherchez ? demanda Zelda.

— Des réponses.

— Pourquoi, de quoi s'agit-il ? Que s'est-il passé ? »

Elle s'habillait, enfilant une robe de coton moulante et une paire de chaussures à talon. La robe était décorée de fleurs rouges et jaunes. Elle y épingla une broche sur le col.

« Où est Patrick ? Qu'est-ce que vous lui avez fait ? »

Il jeta la valise sur le sol. Zelda prit peur. Elle se figea.

« Qu'est-ce qui vous prend ? Qu'est-ce qui ne tourne pas rond chez vous ?

— Fermez-la, bon sang ! »

Il fut pris d'un malaise et dut s'appuyer au mur pour ne pas tomber. Sa vue se brouillait, la pièce devenait brumeuse. Néanmoins, il fit brusquement un pas en avant et donna un coup de poing dans la porte de l'armoire. Sous le choc, le bois craqua, puis céda.

Zelda poussa un cri.



Soudain, tout partait en vrille.

Il resta là, impuissant, attendant que son souffle se stabilise. Les phalanges de sa main droite piquaient, la peau était tout égratignée.

Zelda le regardait. Elle était complètement sobre à présent, le choc l'avait dégrisée. Et quand il finit par reprendre ses esprits, elle dit : « Encore un dur à cuire. C'est bien ma veine. »

Nyquist se laissa glisser le long du mur jusqu'à se retrouver assis par terre, une main sur les yeux. Il se parlait tout bas, racontant l'histoire qui l'avait mené jusque-là, dans cette chambre.. Il avait froid à cause de l'humidité suintant du mur. C'était pitoyable. Zelda s'approcha de lui. Elle s'agenouilla et, posant une main sur son épaule, s'adressa à lui d'une voix douce.

« Qu'y a-t-il, chéri? Qu'est-ce qui ne va pas? »

Nyquist répondit d'une voix presque inaudible. Zelda dut se pencher tout près pour entendre ce qu'il disait.

« Je l'ai tué.

— Patrick, vous voulez dire?

— Oui. Il est mort. Je lui ai écrasé la tête contre le mur. »

Elle inspira longuement et retint sa respiration.

C'était au tour de Nyquist de la regarder. Il frissonnait. « Il m'a attaqué. J'ai dû me défendre.

— Bien sûr. C'est toujours comme ça.

— Toujours?

— Quand un homme tue quelqu'un. Dans chaque histoire publiée dans les journaux, ou racontée à la radio, dans la rue, il y a toujours une raison ou une autre. Personne n'avoue jamais avoir tué par plaisir, tout simplement. »

Son visage surplombait celui de Nyquist, son maquillage avait coulé, un fard à paupières vert citron, et ses lèvres étaient barbouillées de rouge. Son haleine sentait l'alcool. Tout ça provoqua en lui une bouffée de désir, à la fois pour les femmes et pour la boisson. Différentes combinaisons.

« Il doit bien y avoir une explication, ajouta-t-il. Quelque chose que vous pourriez me raconter sur Wellborn. Qui est-il? Qu'est-ce qu'il fait ici?

— Venez, on va vous remettre sur pied. Vous êtes en état de choc. »

Il attrapa la main qu'elle lui tendit. Elle l'aida à se relever. Il tremblait encore, comme si, après le combat, son corps cherchait à se libérer ou à s'abandonner à la mort. Elle le fit asseoir sur le lit.

« Il vous faudra quelques minutes. Pour vous calmer.

— Je n'en ai pas une seule à perdre.

— De minutes?

— Pas de temps à perdre.

— Bon, mais vous savez ce qu'on dit... » Elle se regarda dans le miroir de la coiffeuse. « La route est longue. Je n'en verrai jamais la fin. »

Une opinion typique de cette foutue Histoireville, pensa-t-il. Et il répondit : « J'en verrai le bout. Ne vous inquiétez pas. »

Elle lui jeta un regard en coin tandis qu'il poursuivait :

« Il y a toujours un moyen. »

Il se leva. Debout à la fenêtre, il regarda la ville à ses pieds, qui semblait être le lieu d'un désir lointain. Les lumières brillaient encore dans les rues principales, même à cette heure tardive : le Festival des Mots suivait son cours. Il s'imagina toutes les histoires de la nuit qui y étaient racontées – dont la sienne : lui, cette chambre, la prostituée, le cadavre à côté du lit dans une autre chambre, plus loin dans le couloir.

Où cette histoire allait-elle le mener?

Il se retourna. Zelda était là, debout, à le regarder. Elle attendait qu'il se passe quelque chose.

« Quel est le fin mot de l'histoire, la vôtre? demanda-t-il.

— Le quoi?

— Ce n'est pas ce qu'on dit par ici?

— Si, si, c'est ça.

— Alors, je vous écoute. »

Elle serra ses bras autour de son corps pour se réconforter. « Wellborn m'a ramassée au coin d'une rue. Il y a environ un mois.

— Vous l'aviez déjà rencontré?

— Non. C'était la première fois.

— Dites-moi ce qui s'est passé.

— Vous êtes quoi, une sorte de voyeur?

— Un détective privé.  
 — Même espèce, mais d'une famille différente» dit-elle en esquissant un léger sourire comme si elle le connaissait déjà, lui, ses échecs, ses besoins.  
 «Alors il vous a emmenée quelque part ?  
 — Nous sommes allés à l'hôtel.  
 — Continuez. Et ensuite ?  
 — Qu'est-ce que vous croyez ?  
 — Je ne sais pas. À vous de me le dire.  
 — Nous avons fait nos affaires, bien sûr. Qu'est-ce qui ne tourne pas rond chez vous ? »  
 Nyquist fit la grimace. «J'essaie de comprendre pourquoi il m'a attaqué avec un couteau.  
 — Un couteau ? Vous n'avez jamais dit...  
 — Oui, un couteau. Peut-être que je vous ai rendu service, finalement.  
 — Vous voulez dire... que ça aurait pu être...  
 — Bien sûr. Pourquoi pas ? Il avait besoin d'une victime.»  
 Zelda se mordit la lèvre. Elle parut angoissée. «Bon. D'accord. Après ça, je ne l'ai pas revu pendant une semaine ou deux, puis on s'est de nouveau rencontrés. Mais il avait changé.  
 — Comment ça ? »  
 Elle hésita. «Il était... eh bien, il était étrange. Poussé par quelque chose, comme sous emprise.  
 — Drogué ?  
 — C'est ce que j'ai d'abord pensé. Mais il ne ressemblait à rien de ce que j'avais vu auparavant. Il n'était pas agité, ni en sueur. Il était juste... pur. Quel que ce soit ce qui avait pris possession de lui, il s'en réjouissait. Et, en même temps, il était effrayé. Quelque chose le dérangeait. Oh... je ne sais pas comment l'expliquer.  
 — Il vous a amenée ici, à Melville ?  
 — Seulement aujourd'hui.» Zelda s'assit sur le lit. «Il m'a donné l'adresse, la date et l'heure. Tout avait été organisé. Mais il était en retard, c'est pourquoi j'ai pris un petit verre. Il avait une heure de retard.  
 — Mais ensuite ? Il est arrivé, non ? demanda Nyquist.

— Oui, il est arrivé. Je pensais qu'il voudrait qu'on s'y mette tout de suite, mais j'ai vite compris qu'il n'était pas d'humeur. Il était agité. Je pense qu'il avait peur.  
 — De quoi ?  
 — Je ne sais pas, mais il faisait les cent pas dans la pièce comme un animal pris au piège. Puis il est parti.  
 — Vous a-t-il dit où il allait ?  
 — Non, mais il m'a dit qu'il serait vite de retour, et que je devais l'attendre ici.»  
 Nyquist réfléchit un instant : «A-t-il emporté quelque chose avec lui ?  
 — Pas que je sache, non.  
 — Et alors ?  
 — Alors quoi ? Eh bien, rien. J'ai bu un autre petit verre.  
 — Et puis je suis arrivé ?  
 — C'est ça, et maintenant vous me dites que vous l'avez tué. Vous comprenez, tout ça devient insensé, tout ça m'échappe. Ce n'est pas le genre d'affaire dans laquelle j'aime être impliquée, vraiment pas.  
 — Et les fois d'avant ?  
 — Eh bien quoi, les fois d'avant ?  
 — Racontez-moi tout. Dites-moi qui il est. De quoi avez-vous parlé ?  
 — Oh, comme d'habitude. Ce que nous pensions des dernières grandes histoires, et ainsi de suite. Il avait eu des problèmes au travail, c'est tout ce que je sais.»  
 Nyquist n'avait jamais vu Wellborn se rendre sur un quelconque lieu de travail, pas une seule fois depuis qu'il le suivait.  
 «Vous avez une petite idée de l'endroit où il travaillait ? »  
 Zelda haussa les épaules. «Il ne m'en a jamais parlé. Mais il en était parti récemment. Peut-être qu'il avait été licencié, je ne sais pas.»  
 Nyquist hocha la tête ; il maudit la mission qu'on lui avait confiée et les raisons pour lesquelles il avait accepté : la pauvreté tout simplement, l'ennui, le besoin de sortir de son bureau avant de devenir fou. Il aurait dû demander plus d'informations à l'agence. Il aurait dû se rendre compte que tout n'était pas clair.

Zelda semblait préoccupée. « Écoutez, cher monsieur. Vous êtes absolument sûr qu'il est mort ?

— Oui.

— Je veux dire, vous avez vérifié ?

— Il était mort.

— Il ne respirait plus ? Vous avez pris son pouls ?

— Je n'en ai pas eu besoin.

— Bon sang. Maintenant il va falloir y aller et s'en assurer. En tout cas, vous, vous devez y aller. Moi, je ne veux pas voir un pauvre type avec la tête défoncée, non merci. »

Nyquist ferma les yeux. Pendant un instant, il sentit à nouveau ses mains autour du cou de l'homme, l'impact du crâne rebondissant contre le mur, les vibrations dans ses poignets à lui, qui se propageaient jusque dans son cerveau. Il avait senti la force vitale quitter son agresseur.

Nyquist regarda Zelda et demanda : « Wellborn vous a-t-il parlé de ses relations – amis, collègues, famille ? A-t-il mentionné certains noms ?

— Non, rien. »

Elle se tut. Il fit de même. Elle le regardait avec impatience.

« Qu'attendez-vous de moi ? demanda-t-il.

— J'ai besoin de mon argent.

— Vous voulez être payée ?

— Vous n'avez pas pris le portefeuille de Patrick ?

— Non, il est à côté du corps.

— Eh bien, je dois être payée.

— Il ne vous a pas payée d'avance, en arrivant ?

— Si, bien sûr. Mais j'ai besoin de plus maintenant, vous ne voyez donc pas ? Une prime de risque. »

Il la dévisagea.

« Oh, ne me regardez pas comme ça. Je suis impliquée dans une affaire de meurtre. Je suis considérée comme complice, comme dans les films – avant et après les faits. »

Elle fouilla dans le lit.

« J'ai perdu une boucle d'oreille.

— Vous feriez mieux de partir, Zelda. En courant. Aussi vite que vous le pouvez et le plus loin possible.

— Et vous ?

— Ne vous inquiétez pas pour moi.

— Je m'inquiète toujours, rétorqua-t-elle. Ça fait partie de mon travail. »

Il la regarda attentivement pour la première fois. Il vit la beauté cachée, et la tendresse, le besoin intérieur. Il vit l'étincelle dans ses yeux, presque perdue, presque éteinte, mais... pas tout à fait, pas encore. Il vit la nature aimante, toujours là, profondément ancrée en elle. Et surtout, il vit la solitude. Le pendant de la sienne. Ils avaient tous deux consacré les meilleures années de leur vie à une sale besogne – une besogne ingrate mais nécessaire. Et il n'en restait plus grand-chose de bon.

Son bras gauche lui faisait mal. Il pouvait sentir le sang sourdre à travers le tissu éponge sous la manche de sa veste.

Goutte à goutte, la bonté disparaissait. C'était un fait.

Il eut soudain envie d'étreindre cette femme, Zelda, de la prendre dans ses bras, d'échanger une sorte de réconfort dans la nuit ; une nuit chaude, somnolente, fiévreuse, pleine de sang et d'histoires. Ce serait la preuve qu'ils étaient vivants – pour faire contrepoids à la mort.

Mais il garda ses distances. « Vous avez des médicaments ? demanda-t-il.

— Quel genre ?

— Pour atténuer la douleur. »

Elle fouilla dans son sac à main. « Je vais vous chercher de l'eau. »

Il jeta un coup d'œil au contenu de la valise de Wellborn qu'il avait vidée sur le sol. Les vêtements, le rasoir et la mousse à raser, les mouchoirs, une bouteille d'eau de Cologne, le roman de poche. Une pensée lui vint : cette tour abandonnée, c'était un drôle d'endroit pour faire affaire avec une prostituée.

Zelda revint de la salle de bains avec un gobelet d'eau et deux comprimés. Il avala les comprimés et vida le gobelet.

« Où avez-vous mal ? demanda-t-elle.

— Partout.